

LA CORRESPONDANCE DE VOLTAIRE ET CATHERINE II :
UN JEU DE RÔLE LITTÉRAIRE

Kelsey Rubin-Detlev
Columbia University

Cent quatre-vingt-six lettres échangées par Voltaire et Catherine II de Russie sont parvenues jusqu'à nous, cent six de la main de Voltaire et quatre-vingts de Catherine. C'est Catherine qui inaugura la correspondance en 1763, seulement quelques mois après avoir usurpé le trône de Russie. Elle s'adressa d'abord à Voltaire indirectement, choisissant l'expatrié suisse François-Pierre Pictet pour son porte-parole, mais elle commença à écrire directement au patriarche dès qu'elle eut reçu une réponse positive (D11201, D11296). Leurs échanges durèrent presque quinze ans, bien que les correspondants ne se soient jamais rencontrés ; Voltaire composa sa dernière lettre à Catherine le 13 mai 1778, un peu plus de deux semaines avant sa mort. Les lettres furent immédiatement reconnues comme des documents importants dans la vie de Voltaire : malgré l'hésitation de Catherine¹, la correspondance parut en 1785 dans un volume à part de l'édition de Kehl des œuvres complètes de Voltaire². Seules les correspondances avec Catherine, avec Frédéric II de Prusse et avec D'Alembert eurent l'honneur d'être publiées séparément. À en juger par les passages multiples de la correspondance où est intervenue la censure, il est clair qu'il s'agit bien de documents politiquement sensibles³. Ces lettres continuent aujourd'hui d'attirer l'attention du public comme des documents historiques, voire des armes politiques : en 2009, les originaux de vingt-six lettres de Voltaire à Catherine disparurent après avoir été achetés par un oligarque russe comme cadeau pour Vladimir Poutine. Ce cadeau insolite montre que ces textes sont toujours perçus comme des marques de soutien données par l'Occident à une Russie active, voire agressive, en matière de politique étrangère⁴.

1 *Voltaire, Catherine II : correspondance 1763-1778*, éd. Alexandre Stroev, Paris, Non Lieu, 2006, p. 22-23.

2 184, t. 67.

3 *Voltaire, Catherine II : correspondance*, éd. cit., p. 23.

4 Andrew E. Kramer, « Lifting the Lid on Russia's Art of Lavish Gift Giving », *New York Times*, 21 octobre 2009, p. 11.

De nombreux critiques, éditeurs et personnalités politiques persistent depuis la première parution de la correspondance à ne l'envisager que sous cet aspect politique. Ils justifient leur approche en accusant Catherine de préférer l'exposition de « ses propres idées politiques très précises » aux discussions artistiques, littéraires ou philosophiques, domaines dans lesquels elle est réputée n'être qu'une « dilettante » qui n'est pas « à la hauteur intellectuelle » des philosophes⁵. On exclut l'impératrice des cercles philosophiques européens et on l'accuse de cultiver son image de souveraine éclairée dans le seul but de se procurer des avantages politiques et personnels. Les interprétations les plus négatives de sa conduite font passer l'acquisition de la bibliothèque de Voltaire et le projet de faire reconstruire le château de Ferney à Tsarskoïe Selo pour l'aboutissement de cette tentative de manipulation visant à employer son image à des fins politiques. Quant à Voltaire, on le juge volontairement aveuglé par la mystification derrière laquelle Catherine cache une Russie très partiellement occidentalisée et dissimule sa véritable indifférence aux principes philosophiques. En même temps, les positions que prend Voltaire sur les guerres de Catherine contre la confédération de Bar en Pologne et contre l'Empire ottoman sont qualifiées de « grandes taches sur la réputation de Voltaire »⁶. Les images et épithètes élogieuses que les correspondants créent pour s'adresser l'un à l'autre, de « Notre Dame de Pétersbourg » (D17844) au « défenseur de l'innocence opprimée » (D13433), ne constitueraient qu'une « partie de louanges » sans signification plus profonde⁷. De ce point de vue politique, Catherine ne jouerait le rôle de souveraine éclairée que pour manipuler Voltaire et pour l'amener à jouer le « marchand malhonnête de la désinformation »⁸ au service de la Russie.

Cependant, cette caractérisation des rôles joués par les deux correspondants a déjà été dénoncée comme insuffisante et erronée, même d'un point de vue politique. Les faits historiques ne corroborent pas l'image d'une Catherine seulement occupée à satisfaire sa vanité en cachant son despotisme derrière une façade de libéralisme⁹. On l'accuse souvent, et à tort, d'avoir déformé ou tout simplement plagié les idées de Montesquieu dans son *Nakaz* : en réalité, elle conçut ce projet « pour adapter les idées d'un écrivain qu'elle admirait à la

5 Carolyn H. Wilberger, *Voltaire's Russia: window on the East*, SVEC, n° 164 (1976), p. 158. Les traductions de l'anglais, ici et pour tous les ouvrages en anglais, sont les miennes.

6 *Ibid.*, p. 181-182.

7 Albert Lortholary, *Le Mirage russe en France au XVIII^e siècle*, Paris, Boivin, 1951, p. 87.

8 David Griffiths, « To Live Forever: Catherine II, Voltaire and the Pursuit of Immortality », dans R. P. Bartlett et autres (dir.), *Russia and the World of the Eighteenth Century*, Columbus (Ohio), Slavica, 1988, p. 447.

9 *Ibid.*, p. 447-448.

situation russe dont ce dernier savait peu »¹⁰. Catherine travaillait à introduire de vraies réformes, comme en témoignent les statuts qu'elle fit adopter pour améliorer l'administration financière russe et qui restèrent en vigueur pendant presque un siècle jusqu'aux années 1860, mais ses efforts se heurtaient à une résistance persistante à l'occidentalisation et au manque de fonctionnaires compétents¹¹. Il s'ensuit que toute analyse des rôles joués par Catherine dans sa correspondance avec Voltaire doit exclure le soupçon d'une hypocrisie de la souveraine et examiner plus attentivement le système d'images qu'elle a créé pour se mettre en scène avec son correspondant-philosophe.

Quelques érudits ont déjà proposé d'importantes contributions à la réhabilitation de Voltaire dans ses relations avec Catherine II et la Russie. Michel Mervaud, dans son introduction à l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, affirme que, quand Voltaire compose cet ouvrage dans lequel il idéalise et occidentalise la Russie, il n'est pas « la victime d'un quelconque "mirage russe" » ; il est plutôt prisonnier de son approche philosophique de l'histoire, à savoir une idéologie qui exige que la Russie participe de façon exemplaire au progrès universel de la civilisation. M. Mervaud ajoute, avec raison, que la même méthode philosophique est la source de l'apparent aveuglement de Voltaire dans ses échanges avec Catherine II¹². De même, Christiane Mervaud démontre qu'il est injuste de coller les étiquettes d'« agent stipendié de la Russie » et de « vieux fou » à Voltaire quand il contemple en philosophe l'image de Catherine¹³. Ch. Mervaud esquisse une histoire politique alternative, dans laquelle Voltaire vante les actes de générosité de Catherine pour lui conférer le statut de souveraine éclairée. Le mécénat que cette dirigeante symbolique et légendaire a exercé envers les philosophes les a eux-mêmes élevés au rang des philosophes de l'Antiquité classique. Cette stratégie permet à Voltaire de faire honte aux Français de leur indifférence au sort des philosophes, en leur opposant par contraste la figure d'une impératrice russe plus éclairée et plus civilisée que ses homologues occidentaux¹⁴ : ce qui suggère que le jeu de rôle littéraire dans la correspondance peut être un outil de manipulation pour l'un et l'autre des correspondants.

Ce ne serait pas le premier exemple d'une réévaluation littéraire ayant modifié la lecture que l'on faisait d'une correspondance politiquement importante :

¹⁰ Simon Dixon, *Catherine the Great*, London, Profile, 2009, p. 172.

¹¹ Isabel de Madariaga, *Russia in the Age of Catherine the Great*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1981, p. 291, 306-307.

¹² *OCV*, t. 46 (1999), p. 267.

¹³ Ch. Mervaud, « Portraits de Catherine II dans la *Correspondance* de Voltaire », dans A. Davidenkoff (dir.), *Catherine II et l'Europe*, Paris, Institut d'études slaves, 1997, p. 163.

¹⁴ *Ibid.*, p. 167-169.

dans *Voltaire et Frédéric II : une dramaturgie des Lumières*, Ch. Mervaud a révélé les jeux littéraires liant Voltaire au roi de Prusse. Leurs lettres, loin d'être des témoignages historiques univoques, constituent des « textes composés où les deux partenaires sont en représentation » ; chaque texte contient de multiples « images enchevêtrées du destinataire et de l'expéditeur, leur rêves, leurs intentions »¹⁵. Bien que la correspondance avec Catherine ne représente que le quart de celle avec Frédéric (qui s'étala sur quarante-deux années), les deux corpus se prêtent également à l'étude littéraire. La forme épistolaire, on le sait, exige de l'épistolier que pour structurer son texte, il façonne des images anticipées de son correspondant imaginé et de lui-même¹⁶. Par conséquent, une étude des rôles que Voltaire et Catherine s'assignent, ainsi que des scènes jouées par ces personnages, permet de dévoiler les ressorts d'une relation purement épistolaire et donc littéraire.

240

Les liens complexes entre imagination littéraire et imagination politique dans cette correspondance contribuent aussi à justifier qu'on en tente une lecture littéraire. Un trope littéraire apprécié des correspondants est le brouillage des frontières entre littérature et réalité, jusqu'à ce que la réalité et la fiction, écrites ou jouées, deviennent interchangeables. Diverses métaphores théâtrales et romanesques remplacent par des intrigues et des personnages littéraires les réalités de la guerre, de l'éloignement géographique et des rapports de pouvoir politique. Pour Catherine, Moustapha III, souverain de l'Empire ottoman, « donne au monde le spectacle de ses défaites », tandis que les Français qui soutiennent les confédérés polonais « jouent une mauvaise farce qui finira comme les comédies italiennes » (D17694). Chez Voltaire, différents niveaux de réalité littéraire s'entrecroisent quand il loue les « triomphes en tant de genres » (D17635) remportés par l'« héroïne » (D21186) de son « premier roman » (D18201). Ils ne manquent pas de transformer la réalité en correspondance épistolaire. Non seulement Catherine promet de « commencer avec Moustapha une nouvelle correspondance à coup de canon » (D17929), mais elle offre à Voltaire ses victoires remportées au nom de la philosophie, pour remplacer les épîtres en vers qu'elle n'a pas la possibilité d'écrire en réponse à celles qu'elle a reçues de son correspondant : « pour un tel homme [...] [il] faut lui faire mon compliment par quelque action qui puisse lui plaire » (D15396)¹⁷. Voltaire est ravi de recevoir cet hommage, déclarant que c'est « du plus beau style dont on ait jamais écrit » (D16660) que Catherine lui raconte la reconnaissance

15 Ch. Mervaud, *Voltaire et Frédéric II : une dramaturgie des lumières, 1736-1778*, SVEC, n° 234 (1985), p. 14.

16 Ch. Mervaud, « Voltaire's Correspondence », dans N. Cronk (dir.), *The Cambridge Companion to Voltaire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 163.

17 *Voltaire, Catherine II : correspondance*, éd. cit., p. 72.

par les Turcs de l'« humanité » dont sait faire preuve l'impératrice et l'envie qu'inspire aux Tatars le sort de leurs frères vivant à Kazan, « heureux sans guerre ni oppression » et y bâtissant une « très belle mosquée de pierre » (D16604). La raison en est claire : Voltaire serait enchanté de voir l'impératrice de Russie adopter sa rhétorique et répondre à ses lettres par des actes réels glorifiant les philosophes et leurs causes.

Voltaire et Catherine se mettent alors d'accord pour choisir la littérature comme un domaine où ils peuvent triompher tous les deux ; ils parviennent avec élégance à faire jouer les rôles nécessaires par leurs amis et par leurs ennemis. C'est sur ce ton consciemment littéraire qu'ils jouent de loin leurs visions de la relation qui doit exister entre un philosophe et une impératrice, personnages à la fois vrais et fictifs. Ces deux rôles abstraits, du philosophe et de l'impératrice, fournissent des types littéraires qui génèrent une foule d'images secondaires dans le cours d'une négociation constante. À partir de ces deux rôles, les correspondants formulent deux intrigues concurrentes et totalement divergentes : Voltaire se voit en philosophe dirigeant activement l'impératrice idéale dans sa bataille pour le bien commun, tandis que Catherine veut poser son sceptre pour se lier d'amitié avec un écrivain et se présenter comme simple membre du cercle philosophique.

UNE ALLÉGORIE VOLTAIRIENNE : LE PHILOSOPHE ET L'IMPÉRATRICE

Voltaire emploie une série de références classiques courantes pour universaliser le rôle de Catherine ; il lui propose ce qu'il croit être des modèles universellement reconnus et suggère qu'elle pense au-delà des frontières de la Russie pour saisir la signification plus générale de ses actions. Il indique explicitement qu'il aborde de façon analogue Pierre le Grand et Catherine la Grande quand il fait l'éloge de la législation dont Catherine projette de doter l'empire « du créateur Pierre le Grand » dont elle perfectionne « l'ouvrage » (D12973). Cependant, pour créer une image philosophique de Catherine, Voltaire ne se contente pas de produire un double de l'image de ce Pierre que, dès les années 1730, dans son *Histoire de Charles XII*, il appelait « le législateur, le créateur d'une nation nouvelle »¹⁸. Il va plus loin en vantant chez Catherine une étonnante polyvalence qui l'a depuis longtemps convaincu qu'elle possédait « plusieurs âmes » (D17872). Il lui confère les attributs des grands dirigeants classiques, se conformant ainsi à la longue tradition littéraire et courtoise qui consiste à donner des masques classiques aux souverains : aux trois personnages de « la législatrice, la guerrière, la philosophe » (D15487) sont attribués ceux d'« élève d'Apollon, de Thémis,

¹⁸ *Histoire de Charles XII*, OCV, t. 4 (1996), p. 529.

et de Mars »¹⁹. Ces images flattent Catherine parce qu'elles s'harmonisent bien avec l'image d'elle-même qu'elle présentait au public. Attestent son désir d'être perçue comme la digne héritière de la couronne de Pierre non seulement l'inscription « *Petro Primo Catherina Secunda* », gravée sur le célèbre Cavalier de bronze de Falconet, mais aussi la grande fête de rue qu'elle fit organiser en 1763, en « Minerve triomphante ». Catherine aimait s'identifier à cette déesse à qui Voltaire l'associe souvent (D12973, D17844)²⁰. Des références classiques affirmant son droit légitime à la couronne – un droit fondé sur le mérite et les réussites plutôt que sur le sang – rassuraient sans doute une impératrice soucieuse de conserver un trône usurpé. Cela dit, il ne s'agit pas que de flatterie : ces images de Catherine tiennent une place centrale dans le projet de Voltaire, comme en témoigne un tableau que le patriarche commanda à Duplessis et qu'il exhibait dans le salon du château de Ferney²¹. Dans ce « Triomphe de Voltaire », Catherine, armée de pied en cap, brandit sur les têtes des « saints » de Voltaire un drapeau qui portait l'aigle impérial russe, jusqu'à ce que le drapeau fût repeint en tricolore français pendant la Révolution : Catherine était à la fois témoin et emblème de l'influence très répandue, voire universelle, de Voltaire.

Créant une réalité idéalisée et artistique dans laquelle son triomphe philosophique aura lieu, Voltaire assigne des tâches spécifiques à chaque visage de sa triple représentation de Catherine. L'applaudissant quand elle répète fidèlement ses rôles, Voltaire invariablement ne prévoit pour elle qu'un seul changement de costume : « Votre Majesté va reprendre ses habits de législatrice après avoir quitté sa robe d'amazone » (D17008), ou, dans la mascarade classique, « Pallas la guerrière [...] va redevenir Minerve la législatrice » (D17844). Ces rappels sont d'une double utilité dans la négociation des rôles de Catherine. D'une part, ces instructions contrecarrent les objections pratiques de Catherine assurant qu'elle n'a pas le temps de faire fleurir « des projets pour les différentes branches du grand arbre de la législation d'après [s]es principes », puisque « [n]ous sommes trop occupés à nous battre » (D17127). Voltaire entend ainsi s'exonérer des « contradictions » qui apparaissent entre son soutien aux guerres de Catherine et ses « principes d'humanité » (D16575) : si en fin de compte le rôle de législatrice remplace celui de guerrière, l'état de guerre n'est que temporaire et ne vise qu'à garantir que la législation éclairée sera promulguée ensuite dans un empire mieux protégé et plus vaste. Si la « guerre dite civilisatrice »²² annexe

19 « Épître à l'impératrice de Russie », *OCV*, t. 73 (2004), p. 443. Voltaire joignit cette épître à D17045.

20 S. Dixon, *Catherine the Great*, *op. cit.*, p. 22.

21 Garry Apgar et autres, *Voltaire chez lui : Ferney 1758-1778*, Yens-sur-Morges, Éditions Cabédita, 1999, p. 94-95.

22 A. Lortholary, *Le Mirage russe...*, *op. cit.*, p. 134.

des terres à l'empire éclairé, elle doit être suivie par un projet législatif plus large. En temps utile, Catherine deviendra « la législatrice de nos treize petits cantons, comme elle l'est du quart de ce globe » et créera « des hommes nouveaux depuis les mers glaciales jusqu'aux Alpes et au mont Jura » (D20741) en cautionnant des projets philosophiques par ses bienfaits et en rédigeant un code de lois idéal.

D'autre part, la hiérarchie que Voltaire établit entre les rôles de Catherine aide à clarifier la distribution des responsabilités qu'il espère voir s'établir dans sa relation avec sa correspondante. Loin de songer à reprendre les rôles joués dans sa correspondance avec Frédéric II, Voltaire cette fois ne demande pas à sa correspondante impériale de faire preuve de sa prouesse philosophique en composant des vers ou en se plongeant dans des réflexions savantes. Cette caractéristique particulière de la correspondance n'est pas l'effet d'une quelconque faiblesse intellectuelle de Catherine : il ne faut pas oublier qu'elle composait, entre autres ouvrages littéraires et non littéraires, des pièces de théâtre, dont elle envoya deux à Voltaire, et qu'elle lisait avidement les ouvrages des philosophes et divers traités politiques dont elle se servait pour concevoir ses plans de réforme²³. Mais Voltaire ne juge pas souhaitable que le souverain idéal pense par lui-même ; il (ou elle) doit seulement mettre en pratique les idées formulées par son conseiller-philosophe. Alors même si les conquêtes effectuées au nom de la tolérance et de la culture occidentale recueillent l'approbation de Voltaire le conseiller-philosophe, la législation seule à ses yeux peut amener la prospérité et la bonne méthode de gouvernement qui, selon le scénario de Voltaire, doivent inévitablement se répandre à travers le monde civilisé.

Conscient des contradictions qui règnent dans le rôle qu'il s'est assigné et déclarant à plusieurs reprises : « je ne suis point meurtrier, mais je crois que je le deviendrais pour vous servir » (D16285), Voltaire exploite un autre personnage dans son jeu de rôle pour tenter de justifier sa position apparemment anti-islamique et belliqueuse sur la question des conquêtes de Catherine. Tout comme le « faible et indolent » Shah Hussein de Perse servait de faire-valoir à l'empereur-créateur Pierre I^{er} dans l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*²⁴, Voltaire s'est trouvé une cible facile dans l'ennemi de Catherine, Moustapha III, pour mettre l'impératrice en valeur. Moustapha devient un acteur majeur dans la représentation théâtrale de la guerre, et Voltaire le fait même participer indirectement à la correspondance en lui envoyant, *via* Saint-Petersbourg, des lettres moqueuses (D17372, D17391). Voltaire le caractérise de manière à justifier l'intrigue entière de son « roman », une intrigue illustrant

23 I. de Madariaga, *Russia in the Age of Catherine the Great*, op. cit., p. 280.

24 OCV, t. 46, p. 276.

le principe que « des gens qui négligent tous les beaux-arts et qui enferment les femmes, méritent d'être exterminés » (D15316). Aussi Voltaire s'adresse-t-il à Moustapha en le traitant d'« ignorant qui du fond de votre sérail ne saviez point à qui vous aviez à faire » (D17391). Le motif du sérail exprime beaucoup plus qu'une simple fantaisie orientaliste : Voltaire n'oublie jamais que son « héroïne » est une femme, ce qui lui permet de souligner l'ironie de la situation : c'est une femme – au demeurant la « première puissance de l'univers » (D16984) – qui est en train d'infliger défaites sur défaites à une culture excluant les femmes. Catherine nourrit ardemment cette caractéristique fondée sur un contraste culturel, allant jusqu'à reproduire des stéréotypes grossiers. À cette fin, elle envoie à Voltaire une « Anecdote pour servir à l'histoire du sultan Moustapha III », où elle satirise un chef d'État dont la cour « fut un temps considérable à lui faire comprendre qu'il y avait des chiffres et ce que c'était qu'un chiffre »²⁵. Cette ignorance incarnée valorise l'image de la cour russe, celle d'une cour européenne sur laquelle règne une impératrice éclairée, image que Catherine cultive dès le début de son règne et de ses relations avec Voltaire : elle affirme dans sa première lettre indirecte à Voltaire que « la culture des lettres va tomber totalement parmi les princesses et dans leurs pays » (D11210). Ainsi, le fondement culturel de la position de Voltaire se révèle dans la façon dont il dépeint Moustapha et Catherine : tandis que Moustapha représente pour Voltaire une culture arriérée qui rejette les lumières de la civilisation occidentale, Voltaire invite Catherine et sa nation à entrer dans la sphère culturelle de l'Europe de l'Ouest. Le triomphe de Catherine sur les Ottomans devient le triomphe allégorique de la civilisation occidentale construite sur les bases de la culture classique et des principes éclairés. C'est un triomphe d'autant plus éclatant que cette civilisation ne s'est enracinée que très récemment dans le pays que Voltaire espère voir devenir son champion le plus zélé.

Si Voltaire conçoit ses représentations de Catherine de manière à s'attirer les bonnes grâces de l'impératrice, tout en donnant relief aux actions qui la rendent si digne de louanges et en dirigeant l'évolution de son rôle, il se désigne lui-même comme le personnage le plus intrépide et le plus dynamique. Même s'il est « vieux et inutile » (D15817), le philosophe endosse de nombreux costumes qui finissent par faire de sa participation au gouvernement une condition nécessaire à l'apothéose de la souveraine. Il n'est pas étonnant que ce rôle dominant du philosophe, bien que ce soit le pilier de l'intrigue imaginée par Voltaire, devienne aussi l'élément le plus contesté de cette relation épistolaire lorsque Catherine essaie de restreindre ce tourbillon d'images fantaisistes.

²⁵ Voltaire, *Catherine II : correspondance*, éd. cit., p. 73. Catherine joignit cette « Anecdote » à D15398.

Jouant vis-à-vis des masques classiques que porte sa Catherine imaginaire, Voltaire ambitionne d'éduquer le roi-philosophe parfait, ce qui transforme leur relation en reconstitution de l'histoire de Platon et des chefs politiques de la Sicile. Voltaire a déjà été, comme Platon, maltraité par son élève potentiel, Frédéric II de Prusse. À ce rêve d'avoir sous sa tutelle philosophique le souverain idéal se mêle la célèbre méfiance de Voltaire à l'égard de l'Église chrétienne ; comme l'écrit Ch. Mervaud, « à l'antique alliance du trône et de l'autel, Voltaire a toujours rêvé de substituer celle du pouvoir et de la pensée »²⁶. Dans sa correspondance avec Catherine, Voltaire effectue cette substitution à travers la parodie : il a recours au vocabulaire chrétien pour décrire la philosophie et ses fidèles, produisant ainsi une série d'images burlesques de lui-même comme prêtre, ermite et prophète. C'est dans ce contexte que paraît la ferveur, apparemment aveugle, pour le culte de sainte Catherine que les critiques et les contemporains lui ont si souvent reprochée. Mais quand il se nomme, avec son confrère Diderot, un des « missionnaires laïques qui prêch[er] le culte de sainte Catherine », il fait référence au projet, partagé par ces deux philosophes, d'inspirer les exploits d'un grand prince qui mettrait en œuvre leurs idées et rendrait leur « église » véritablement « universelle » (D18605)²⁷. Il est curieux que Voltaire et Diderot se tournent tous les deux vers le genre épistolaire pour transmettre leurs visions à Catherine : même lorsqu'il rencontre Catherine à Saint-Petersbourg, Diderot donne une forme épistolaire à ses *Mémoires pour Catherine II*. Comme le suggère Larry Wolff, les lettres permettent à Diderot et à Voltaire de se réinventer en même temps qu'ils inventent leur interlocutrice, ce qui est l'unique moyen de franchir « la barrière qui séparait la philosophie du pouvoir et qui était alignée sur le rideau entre l'Europe de l'Ouest et l'Europe de l'Est »²⁸. Lorsque, trois phrases plus loin dans cette déclaration du culte de sainte Catherine, Voltaire prend l'habit de « Pierre l'Ermite » pour prêcher la croisade contre les Ottomans, il joue le rôle non seulement du prédicateur de la civilisation occidentale, mais aussi celui du « vieux ermite réunissant les frères » des Lumières²⁹. Dans ce costume familier, Voltaire se met à la tête d'un nouveau clergé qu'il croit capable de réorienter la noblesse européenne, la détourner des disputes internes pour l'envoyer à la croisade se battre pour une cause commune. Cette cause n'est plus la chrétienté, mais plutôt la diffusion universelle des arts pratiques et des beaux-arts. Développant cet argument, Voltaire peut proclamer sans se contredire que toutes les puissances européennes

26 Ch. Mervaud, « Portraits de Catherine II... », art. cit., p. 165.

27 A. Lortholary, *Le Mirage russe...*, op. cit., p. 147.

28 Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe: the Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford, Stanford University Press, 1994, p. 234.

29 Ch. Mervaud, « Voltaire's Correspondence », art. cit., p. 163.

doivent aider Catherine dans ses conquêtes ; tout en priant sainte Catherine, il reste fidèle à ses litanies ordinaires : « c'est la tolérance que je veux, c'est la religion que je prêche » (D18201).

L'interprétation de Voltaire du rôle du prophète expose toute la complexité de son jeu de rôle religieux dans la correspondance. Il porte ce costume pour réitérer son désir de voir Catherine remplir ses devoirs comme souverain éclairé, longuement désiré et essentiellement messianique ; à cette fin il la compare au Christ vu par le vieux prophète Siméon (D14704). Cette image exalte le philosophe en même temps qu'elle flatte l'impératrice : si Catherine mérite un *Te Deum* pour ses victoires, Voltaire est « plus prophète que Mahomet » pour les avoir prédites, et, si « l'ange Gabriel ne [l]'a pas trompé », il est capable de diriger les pas de Catherine à l'avenir (D15980). Il s'ensuit que le rôle du prophète remplit les conditions que Voltaire stipule en nouant sa relation avec l'impératrice : l'apothéose de Catherine entraîne la sanctification de Voltaire et la proclamation universelle de ses principes. Pourtant, Voltaire sape ses propres prétentions aux pouvoirs prophétiques à travers l'ironie et les oxymores, opérant ainsi dans son langage une démystification de la religion. Par exemple, quand Voltaire déclare avoir prophétisé, dans son *Mandement du révérendissime père en Dieu Alexis*, l'avènement de l'archevêque russe, Dmitri, vanté par Catherine et opposé au « système absurde des deux puissances », il prévient les objections possibles des « incrédules » en affirmant ironiquement que, dans la prophétie, « cette obscurité rend toujours la vérité plus claire » (D13134). L'image choisie par Voltaire sert ainsi à ridiculiser la religion révélée et met en évidence le procédé rhétorique : le langage de la prophétie chrétienne doit être rempli de contenu philosophique. Ce faisant, Voltaire espère faire jouer les rôles de ses propres personnages fictifs, y compris son avatar imaginaire, par des personnes réelles qui joueront sur la scène politique les intrigues qu'il a rêvées.

Un niveau de signification supplémentaire surplombe les précédents dès la première apparition de la figure du prophète dans la correspondance, c'est-à-dire dès la dénonciation par les deux correspondants de la « prophétie » de Jean-Jacques Rousseau dans le *Contrat social* : « L'empire de Russie voudra subjuguier l'Europe et sera subjugué lui-même »³⁰. Tel sera le résultat des réformes de Pierre le Grand, que Rousseau juge « déplacées » parce qu'elles encouragent l'imitation de l'Europe de l'Ouest au lieu de favoriser la maturation indépendante de la nation russe (D11296, D11421). Voltaire se réjouit à l'idée d'un « démenti » de la part de Catherine (D11421), qu'il voit comme une promesse de mener à bout l'occidentalisation de la Russie, l'unique moyen, d'après lui, d'assurer la prospérité. Il a l'intention d'exploiter cette promesse et son exécution dans sa

30 J.-J. Rousseau, *Du contrat social*, éd. Ronald Grimsley, Oxford, Clarendon Press, 1972, p. 143.

guerre de propagande contre Rousseau et en faveur de ses amis et ses idées en France. Quant à Catherine, elle ferme les yeux sur l'importance que les rôles religieux, comme celui de prophète, peuvent avoir pour Voltaire. Elle s'amuse tout simplement à jouer une petite comédie imaginative : « Vous pouvez devenir pape [...]. Les deux chefs de l'Église grecque et de la romaine non seulement seront en correspondance directe mais encore on les verra liés par l'amitié » (D16426). Tandis que Voltaire se propose une transformation de la réalité pour faire des philosophes les prophètes du monde entier, Catherine s'en tient à la hiérarchie actuelle : par antiphrase, son jeu de rôle souligne que Voltaire ne pourra jamais tenir une place équivalente à la sienne. Pour elle, leur amitié et leur égalité restent sur le plan personnel plutôt que professionnel.

Mais, pour Voltaire, leur relation est aussi professionnelle : il se présente dans ses lettres comme conseiller militaire, commercial et diplomatique à la cour de Catherine. Bien que Voltaire semble souvent plaisanter ou se dénigrer en jouant ces rôles, sa persévérance dément sa modestie apparente. Il propose son plan de réintroduction des chars antiques dans l'art de la guerre dans treize de ses cent six lettres à Catherine ; il y expose dans le détail les avantages de pouvoir effrayer l'ennemi avec des chars qui avancent sans difficulté en terrain plat ; il cite l'approbation de « deux excellents meurtriers allemands » ; il se montre prêt à essayer le « métier des homicides » lui-même (D16285). Une carrière militaire n'est pas la seule alternative à la vie littéraire que Voltaire se propose : ayant pris sous sa protection des horlogers suisses, Voltaire suggère à Catherine « un commerce de pendules et de montres avec la Chine » *via* Saint-Petersbourg. Ces entreprises militaires et commerciales font partie de sa tentative de jouer un rôle pratique dans les activités de Catherine, mais il reconnaît cependant la réticence de Catherine : « j'ai bien peur que ce plan ne tienne un peu de la proposition des chars de guerre de Cyrus » (D17455). Effectivement, après avoir brièvement écarté la suggestion d'utiliser des chars, mais promis en fin de compte de faire essayer deux modèles, Catherine ne répond plus quand Voltaire la harcèle pour qu'elle exécute ses plans militaires et commerciaux. Elle repousse encore plus rudement ses tentatives d'intervention dans les affaires diplomatiques : quand il plaide en faveur de « nos donguichotes welches », faits prisonniers par Catherine pour avoir apporté leur aide aux confédérés polonais (D17762), il s'attire cette réponse profondément sarcastique : « Vos petits maîtres prisonniers retourneront chez eux débiter avec suffisance, dans les ruelles de Paris, que les Russes sont des barbares qui ne savent point faire la guerre » (D17833). Voltaire et Catherine sont d'accord d'un point de vue stylistique, puisque tous deux ont recours à des types littéraires pour désigner les Français. Mais en réponse à la tentative de Voltaire d'intervenir dans la diplomatie, Catherine choisit de lui rappeler l'un des principes fondamentaux

de sa participation à la correspondance : la Russie est tout aussi puissante et civilisée que les autres pays de l'Europe, et donc sa souveraine a le droit de participer à la vie intellectuelle européenne sans être sous les ordres de ceux qui se prétendent les premiers experts culturels et politiques.

Il est clair, donc, que Catherine résiste au système d'images voltairien dès qu'il commence à prendre une emprise sur la réalité. Voltaire n'arrive pas à faire jouer sa pièce sur la scène parce que sa correspondante refuse d'accepter toute la valeur allégorique des personnages. Pour Voltaire le scénario est simple : des images très stylisées et emblématiques doivent maintenir l'impératrice dans son rôle symbolique, tandis que le philosophe change continuellement de rôle pour devenir le créateur et le guide spirituel de son impératrice idéalisée, devenant ainsi une force majeure dans le gouvernement. Catherine, bien que flattée de voir son nom voisiner avec ceux des dirigeants légendaires, appréhende de se retrouver sur un piédestal « parmi les astres » (D13868) et de se voir ainsi interdire de jouer un rôle actif, telle une princesse de roman médiéval emprisonnée dans son château. Par conséquent, dès le début de la correspondance, Catherine oppose aux images abstraites et fantaisistes de Voltaire des rôles stables et cohérents visant à contrecarrer les efforts de son correspondant pour occuper une place plus élevée dans la hiérarchie traditionnelle du pouvoir. Donnant d'elle-même l'image d'une femme réelle et pratique, plutôt que celle d'une reine légendaire, Catherine se libère des contraintes auxquelles Voltaire aimerait la soumettre, mais elle obtient néanmoins la coopération de Voltaire à ses projets.

248

UNE SCÈNE DANS UN SALON, PAR CATHERINE II : L'IMPÉRATRICE ET L'ÉCRIVAIN

Catherine établit dans la première lettre qu'elle écrit directement à Voltaire le rôle qu'elle entend jouer dans toute la correspondance : elle est un simple individu qui a pour métier de régner, mais dont la culture est la grande passion. Elle est personnellement et pleinement engagée dans ces deux activités, mais les maintient strictement séparées. La toute première image qu'elle donne d'elle-même est celle d'un chef d'État puissant et d'ordinaire absorbé par les affaires d'État. Quand elle reçoit la première lettre de Voltaire, elle lui écrit : « j'ai quitté un tas de suppliques, j'ai retardé la fortune de plusieurs personnes, tant j'étais avide de la lire ». Ayant commis ce « péché mortel », elle cède au « tourbillon qui [l]'emportait à prendre la plume pour prier M. de V. très sérieusement de ne plus [la] louer avant [qu'elle] l'ai[t] mérité » (D11421). Elle révèle ainsi à quel point le destin de ses sujets dépend de sa volonté, créant une aura de pouvoir qui persiste même quand l'impératrice daigne confesser son « péché » à Voltaire. Le tableau de Catherine émue, fuyant son « devoir », donne à Voltaire l'impression flatteuse d'avoir été admis dans l'appartement privé de l'impératrice ; il peut très bien

s'imaginer qu'à l'avenir elle quittera souvent la salle de réception pour le consulter sur les grands ouvrages qui la rendront digne de louanges. Pourtant, Catherine fait bien comprendre que tel n'est pas le cas : Voltaire n'est qu'une distraction des affaires d'État. Leur relation sera personnelle, non professionnelle : elle appartiendra au domaine littéraire des émotions et restera derrière les portes qui séparent la salle du trône du cabinet de l'impératrice. Les critiques qui accusent Catherine d'hypocrisie semblent commettre la même erreur que Voltaire quand ils omettent de pousser leur recherche au-delà de l'allure grandiose du personnage joué par Catherine joignant habilement la candeur d'une simple femme à la lourde responsabilité d'un chef d'État. Aveuglés par l'apparente simplicité des lettres, qui se présentent comme des déclarations politiques ou des communiqués de presse, ces critiques n'aperçoivent pas cette image soigneusement élaborée d'une personne pour qui le gouvernement, comme elle le dit à plusieurs reprises, n'est que son « métier » (D18559). En fin de compte, les traits de cet autoportrait sont si clairement visibles que Voltaire a fini par reconnaître qu'il avait été « aussi aveugle des yeux de l'âme que de ceux du corps » pour avoir ignoré les rôles que Catherine avait assignés à chacun d'eux (D11762).

Catherine résiste systématiquement à la tentative de Voltaire de la fixer comme emblème du triomphe des philosophes : aux déguisements fantasques de Voltaire elle réplique par un réalisme résolu. Dans sa réponse aux vers de Voltaire qui, dans le goût classique, l'ont transformée en toute une série de déesses (Junon, Minerve, Vénus, Cérès), elle souligne sa nature terrestre pour rejeter chaque titre à tour de rôle : « Je ne suis pas Cérès non plus, la récolte a été très mauvaise en Russie cette année » (D13032). Vidant ainsi l'allégorie classique de Voltaire, Catherine refuse de se laisser réduire à une abstraction et rappelle à Voltaire qu'elle gouverne un pays qui n'a rien d'idyllique. Pour insister sur son rôle d'individu privé, Catherine emploie des métaphores qui réduisent la Russie à un seul ménage : la Russie devient son jardin privé, « un excellent terrain, sur lequel une bonne graine prend bien vite » (D14611), et un territoire qu'elle protège contre tous ceux qui osent prétendre qu'elle n'est pas « le maître » dans sa « maison » (D17894). De cette manière, la stratégie unique de la caractérisation réaliste et même exagérément quotidienne permet à Catherine de mettre en avant son rôle global d'individu privé et ainsi de reprendre le dessus dans sa relation imaginative avec Voltaire. Elle fait savoir qu'elle ne jouera pas la fantaisie de l'écrivain, mais néanmoins se liera d'amitié avec lui. Cette amitié donne à Voltaire l'impression d'être sur le point d'exercer une influence personnelle sur un souverain, ce dont il rêve depuis longtemps. Pourtant, elle ne cherche jamais à lui faire croire qu'elle va altérer les rapports de pouvoir : elle fait toujours entendre que la responsabilité de gouverner la Russie appartient exclusivement à elle.

Catherine veut donc remplacer la relation politique entre l'impératrice et le philosophe, telle que Voltaire l'imagine, par une relation personnelle entre deux membres de la société cultivée de l'Europe. Tous les déguisements que prend la Catherine privée, celui de jardinier qui introduit « l'anglomanie » dans sa « plantomanie » (D17833), ou celui de marraine des filles à l'Institut Smolny, tendent à la faire apparaître comme participant à la culture occidentale et partageant les principes humanitaires de Voltaire et de ses amis philosophes, ce qui est tout à fait naturel chez une princesse allemande. Dans son art épistolaire, elle ambitionne d'égaliser stylistiquement les philosophes et leurs correspondants préférés. Cette ambition littéraire se traduit par des jeux d'identité qui mélangent souvent la fiction et la réalité, par exemple quand elle dialogue avec les identités diverses prises par Voltaire comme le neveu de l'abbé Bazin (D12631), envoie son ennemi Moustapha passer le carnaval à Venise avec Candide et les rois déchus (D16286), ou lance au même Moustapha la réplique de Molière, « George Dandin tu l'as bien voulu » (D16604). Ces jeux de rôle en miniature offrent à Catherine la possibilité de montrer qu'elle aime les mêmes diversions culturelles et les mêmes bons mots que n'importe quel Européen cultivé. Elle sait faire les compliments recherchés requis et insère dans ses lettres des tropes littéraires appréciés par Voltaire, comme des dialogues entre les morts et les vivants³¹. D'ailleurs, elle prouve son mérite culturel en parole et en fait lorsqu'elle organise une mascarade avec des allégories classiques qu'accompagne une musique écrite par un compositeur italien (D16825) ; à cette même fin, elle écrit des comédies instructives et de la littérature enfantine, et, ce qui est le plus important pour Voltaire, elle rédige des ouvrages de législation fondés sur des œuvres philosophiques. Catherine démontre ainsi qu'elle a toutes les compétences nécessaires pour appartenir à l'élite européenne et s'y sentir sur un pied d'égalité avec les philosophes. Voltaire donne son approbation avec joie, puisque voilà qui renforce sa conviction que c'est « maintenant vers l'étoile du Nord qu'il faut que tous les yeux se tournent » pour y admirer la souveraine qui exalte les philosophes (D13364). Mais par ce même geste, Catherine refuse de rester une étoile passive dans le monde philosophique et nie que Voltaire seul ait le droit de penser pour lui-même. Si Catherine, individu éclairé, a l'approbation de Voltaire pour ses projets philosophiques, elle est sans doute tout aussi capable que lui de construire politiquement et culturellement la Russie idéale. Elle se félicite de l'adoration que Voltaire lui rend de loin, mais le philosophe doit rester un simple observateur adorateur, tandis que Catherine, forte de son appui, se montre dans ses lettres celle qui met en œuvre en toute indépendance un programme philosophique convenant à une terre qu'elle seule connaît comme son jardin privé.

31 *Voltaire et Catherine II : correspondance*, éd. cit., p. 116.

Comme à son habitude plus directe que Voltaire, Catherine emploie, quand elle présente ses rôles projetés, la métaphore du jardin pour éclairer Voltaire sur sa façon de comprendre leur relation, tout au début de la correspondance en 1765. Avant que Voltaire ne puisse compléter son tissu d'images qui emblématisent Catherine, elle lui offre son propre emblème : « Ma devise est une abeille qui volant de plante en plante amasse son miel pour le porter dans sa ruche, et l'inscription en est, *l'Utile* » (D12865). Dans cette petite mise en scène, Catherine assigne à Voltaire un rôle passif et immobile pour mieux le tenir à distance de la « ruche » russe que Catherine construit et nourrit. Elle transforme Voltaire et les philosophes en fleurs qui fournissent le miel des idées utiles dont le souverain éclairé se nourrit, mais c'est l'abeille seule qui choisit les fleurs dont elle veut s'abreuver et décide de la quantité qu'elle y va consommer. Catherine revendique ainsi le droit de digérer les idées des Européens et les transformer en nouveaux projets cohérents, tandis que pour Voltaire il va de soi que c'est là la prérogative du philosophe. Quand il s'extasie sur l'emblème qu'a choisi Catherine pour sa « terrible ruche » (D12973), Voltaire ne tient aucun compte de la signification attribuée par l'impératrice à sa petite scène et s'en tient à sa propre lecture de l'épisode, dans laquelle ce sont les philosophes comme Diderot qui volent vers la ruche russe pour apporter un nectar de choix à sa reine. Voltaire présume que la diversité plus grande de ses images rêvées peut réussir à restreindre les activités de Catherine aux rôles royaux qu'il lui concède. En conséquence, il ne s'aperçoit pas que ses applaudissements constants prennent aussi la signification d'une approbation du jeu de Catherine en tant que membre privé des cercles philosophiques européens ; il donne inconsciemment à l'impératrice le droit de dialoguer avec lui, sans plus s'en tenir exclusivement aux images, emblèmes et idées où comptait la maintenir le philosophe.

Cette approbation involontaire de l'activité indépendante de Catherine permet à cette dernière de développer sans résistance son propre jeu dans lequel Voltaire joue le rôle d'un écrivain obligeant parmi les nombreux amis de l'impératrice. Catherine esquisse des portraits de Voltaire comme grand écrivain qui transcendent la flatterie pure parce qu'ils limitent le rôle de Voltaire. Pour Catherine, Voltaire est premièrement, si ce n'est pas exclusivement, l'auteur habile d'ouvrages plaisants et utiles ; ce rôle l'emporte sur ceux du conseiller politique ou même du philosophe. Elle regarde l'œuvre de Voltaire comme la source unique de ses « quelques connaissances » et comme son « plus cher amusement » (D11421) ; elle dresse la liste des contes de Voltaire qui lui ont servi de parfait remède pendant sa convalescence après son inoculation contre la petite vérole (D15396). Il en résulte que Voltaire et ses ouvrages se retrouvent à nouveau réduits à une simple distraction. Catherine emprunte même à Voltaire la technique de l'idolâtrie quand elle lui dit qu'il ne peut atteindre la véritable

gloire qu'en écrivant, puisque le « premier lettré de notre siècle » (D17224) se verra immortalisé seulement s'il continue à produire des vers qui « feront les délices de la postérité » (D17127). Alors que Catherine souhaite se voir immortalisée par ses réussites de souverain imprégné de la civilisation occidentale³², elle fait miroiter à Voltaire l'immortalité littéraire pour le déterminer à se concentrer sur son rôle d'écrivain. Tout en favorisant cette vocation exclusivement littéraire, Catherine trouve bon que Voltaire représente dans ses écrits les philosophes qu'elle compte introduire dans son propre cercle d'amis. Refusant le rôle d'idole païenne parce qu'elle serait alors « en égalité avec des oignons, des chats, des veaux, des peaux d'ânes », elle préfère « recevoir [ses] lettres, celles de [ses] amis les D'Alembert, les Diderot » (D13868). C'est sa manière de résister aux efforts que fait Voltaire pour la tenir en son pouvoir. Une fois son attention fixée sur la puissance de ses mots écrits et sur son rôle de membre d'un cercle littéraire, Voltaire est prêt à devenir le partenaire de l'impératrice quand elle joue l'individu privé participant aux échanges épistolaires qui déterminent le destin de l'Europe de son époque.

Opérant un tri parmi les personnages que Voltaire se crée, Catherine néglige les rôles laïcs pour se réappropriier ceux qui font appel à la religion. Elle le canonise à son tour dans l'espoir que « par [son] intercession la sainte Vierge n'abandonnera pas les fidèles » (D16426). C'est ainsi qu'elle retourne la stratégie de Voltaire contre lui-même : plutôt que de devenir l'idole qui exauce les prières du philosophe, Catherine demande à Voltaire de limiter ses activités au monde extérieur à la Russie et de convaincre des divinités externes et nébuleuses, c'est-à-dire les grandes puissances européennes, de créer des conditions favorables à l'accomplissement par les Russes de leurs exploits. D'ailleurs, Catherine confronte Voltaire à une lecture différente de sa parodie philosophique du langage religieux. Si le philosophe prend l'habit du prêtre en même temps qu'il réclame la soumission du clergé aux dirigeants laïcs, il faut que, comme membre du nouveau clergé, il accepte lui aussi cette position inférieure des puissances spirituelles. À deux reprises, Catherine propose à Voltaire des postes dans l'Église orthodoxe, d'abord comme patriarche de Constantinople (D16999), et plus tard comme simple prêtre donnant à l'impératrice sa bénédiction, dont elle le remercie en embrassant une main « qui a tracé tant de vérités de belles et bonnes choses » (D19188). De cette manière, la réinterprétation de Catherine relie les rôles religieux de Voltaire avec sa vocation première comme écrivain ; Catherine réaffirme ainsi son autorité dans la distribution des responsabilités du haut jusqu'en bas de la hiérarchie du pouvoir.

32 D. Griffiths, « To Live Forever », art. cit., p. 458-459.

D'autres rôles que Catherine donne à l'écrivain soulignent le statut de Voltaire comme professionnel travaillant pour le bien public au sein des structures existantes du pouvoir. Après avoir nommé Voltaire « avocat du genre humain » (D13433), Catherine lui envoie un document concernant les arguments russes en faveur d'une intervention en Pologne, ce qui « fera juger [...] si la justice est de notre côté » (D13868). Les louanges qu'elle prodigue à Voltaire pour sa participation à d'autres polémiques, comme sa défense des familles Calas et Sirven (D13433), servent d'introduction à l'affaire que Catherine lui soumet. Elle cherche à impliquer Voltaire dans sa lutte pour faire reconnaître les succès de la Russie au tribunal de l'Europe. Affirmant que « la sage Europe n'en jugera que par l'événement » (D16003), Catherine fait de l'Europe, et non du philosophe, l'arbitre des actions de la Russie. Elle revient au procédé qu'elle a déjà exploité pour s'insinuer dans les salons européens, à savoir un jeu de pseudonymes, pour encourager Voltaire à s'habiller en avocat. Pour faire l'éloge d'un ouvrage polémique de Voltaire qui vante « le fer victorieux des Russes », la *Traduction du poème de Jean Plokof, conseiller du Holstein, sur les affaires présentes*, Catherine imagine les succès de « M. Plokof » à la chambre impériale à Wetzlar et suggère que « lorsqu'il se donnera la peine de plaider les juges se rangeront aisément de son côté » (D16370). Cette scène imaginaire met en évidence l'intention de Catherine d'envoyer Voltaire, acteur au service de l'impératrice, jouer à la cour d'une puissance européenne plutôt qu'à la cour réelle de Saint-Petersbourg. Elle réitère aussi la distribution des rôles telle qu'elle la conçoit : Voltaire sera l'avocat, et l'Europe entière sera le juge de la partie plaignante, c'est-à-dire de Catherine elle-même. Mais Voltaire, soit consciemment, soit par méprise, interprète ce jeu de rôle légal de façon très différente. Après la présentation par Catherine de cette affaire russe « à celui qui plaide avec toute l'étendue de son génie la cause de l'humanité » (D13868), Voltaire dans sa réponse se promeut au rang de juge. Il relègue Catherine au rang d'avocat, mais il déguise cette inversion sous la forme d'un compliment : « Votre Majesté Impériale daigne donc me faire juge de la magnanimité avec laquelle elle prend le parti du genre humain » (D13996). Cependant, il n'est pas si simple de garder une telle position d'autorité dans un jeu de rôle avec Catherine.

Toujours entretenant l'idée qu'il ne peut y avoir d'égalité entre eux que sur le plan personnel, Catherine loue l'habileté de Voltaire comme écrivain et avocat pour mieux dicter la façon dont elle attend que Voltaire réponde à l'amitié personnelle qu'elle lui offre. Elle termine souvent ses lettres de manière banale, avec des formules comme « aimez-moi, et portez-vous bien » (D17365), ou « continuez-moi votre amitié et soyez assuré que la mienne vous est sincèrement acquise » (D17224), pour renforcer le sentiment d'intimité entre les deux correspondants. C'est en ces termes, ceux de l'amitié simple et sans implications

politiques, que Catherine demande à Voltaire de jouer le rôle principal qu'elle lui assigne dans son jeu, celui d'agent publicitaire en Europe au service de la Russie. S'il est vrai que Voltaire est à la fois ami intime de l'impératrice et auteur et avocat de talent, son devoir est évidemment d'utiliser ses talents pour venir en aide à une amie dans sa lutte contre ceux qui veulent « nous faire battre sur le papier » (D16661). Pour cette raison, Catherine introduit les nouvelles qu'elle veut faire passer à toute l'Europe par des expressions nonchalantes comme « Eh bien Monsieur sachez puisque cela vous fait plaisir » (D15775), ou « J'espère Monsieur que ces nouvelles ne vous seront point désagréables » (D15938). Dans d'autres lettres, en revanche, son but est plus explicite : ses nouvelles sont « ce qui fera taire la Gazette de Paris, le Courrier d'Avignon et le nonce qui fait la gazette de Pologne » (D15974). Il faut donc conclure que la stratégie de Catherine dans son jeu de rôle est globale et cohérente, même si ses procédés sont moins variés et moins fantaisistes que ceux de Voltaire. Sous le couvert de l'amitié, Catherine peut à la fois solliciter et désavouer la participation de Voltaire à sa guerre. S'il joue son rôle d'agent publicitaire européen, comme il le fait malgré la désapprobation de plusieurs de ses amis, Catherine peut prouver qu'elle ne l'a ni suborné, ni soudoyé, puisqu'il agit simplement en ami. Mais s'il rechigne à jouer ce rôle de subordonné, elle peut continuer à bavarder avec lui comme si de rien n'était, puisque dans cette fiction épistolaire, leur amitié est apolitique.

Cependant, ce sont précisément des réalités politiques qui sont en jeu dans la correspondance et qui en fin de compte forcent Voltaire à reconnaître l'échec de sa stratégie littéraire : le partage de la Pologne en 1772 et le refus de Catherine de libérer les Français faits prisonniers par les Russes pendant la guerre. Revenant à la métaphore littéraire dans une lettre du 29 mai 1772, Voltaire décrit à Catherine l'aveuglement qui l'empêchait de prévoir ce « dénouement auquel personne ne s'attend », mais il désavoue cet euphémisme en l'attribuant à Frédéric II de Prusse (cette phrase n'a pas été retrouvée dans ses lettres existantes). Dans sa lettre à Catherine, Voltaire porte plainte contre elle en alléguant qu'elle a élaboré une intrigue littéraire opposée à la sienne : il n'a pas remarqué les évolutions dans l'intrigue de Catherine parce qu'il était trop occupé à rédiger sa « chimère » dans laquelle son « héroïne » anéantissait la Turquie (D17762). Le désenchantement politique amène Voltaire à repenser sa lecture du jeu de rôle de Catherine. Il doit alors admirer avec douleur les manœuvres littéraires que Catherine a utilisées pour contrecarrer ses rôles. Par la suite, quand il réagit aux deux comédies de Catherine qu'il lit dans une traduction française envoyée par l'impératrice, sa critique est extrêmement ambiguë : « Ce qui m'a principalement étonné de vos deux comédies russes, c'est que le dialogue est toujours vrai et toujours naturel, ce qui est, à mon avis, un des premiers mérites dans l'art de la comédie ».

Le double sens que Voltaire assigne à cette phrase se voit clairement dans la continuation très politique du paragraphe, où Voltaire cite son « premier roman » et prédit que Catherine terminera ce roman par la conquête de Byzance et de la Grèce, puisque « [la] voilà accoutumée à des partages » (D18201). Accusant ainsi Catherine de jouer la fourbe dans des comédies en Pologne et en Turquie, Voltaire identifie correctement le mécanisme stylistique par lequel Catherine l'a entraîné dans son jeu de rôle sans qu'il s'en aperçoive : par le langage naturel et expressément informel du bavardage amical. Dans cette même lettre, Voltaire accepte explicitement le partage des rôles sur lequel Catherine insiste depuis sa première lettre : « Nous autres gens de lettres nous sommes rarement à portée de savoir le dessous des cartes » (D18201). Il comprend que le jeu de Catherine limite le rôle du philosophe à celui de l'homme de lettres, exclu du gouvernement et considéré comme un divertissement privé pour les véritables dirigeants.

Quoique Voltaire tente de se rétablir comme auteur de leur drame par un retour au rôle du prophète (« je ne suis qu'un pauvre prophète suisse ; j'ai toujours prédit ce qui est arrivé » [D18115]), à partir du moment de la désillusion, le discours de Catherine modifie et gouverne les rôles que joue Voltaire. La même figure rhétorique, l'apothéose qui devait écarter Catherine de l'action terrestre, se transforme en aveu du pouvoir réel de Catherine et de l'impuissance de l'imaginaire et du littéraire : « Les rois sont comme les dieux, les peuples en font mille contes » (D18059). En réalité, une fois que Voltaire a admis, non sans ironie, que « la philosophie et les philosophes sont assurément de fort bonnes choses, mais elles n'ont rien à faire à tout ceci » (D18115), c'est-à-dire que les philosophes ne devraient pas prétendre diriger les actions des chefs d'État, les rôles dictés par Catherine dominent dans la correspondance. Catherine continue à jaser, discourant sur des expériences scientifiques sur la glace, sur la faune et la flore de la Russie et sur les célébrations magnifiques qu'elle organise à l'occasion des nouvelles conquêtes russes. Elle est convaincue que Voltaire s'intéresse à ce genre de conversations scientifiques et culturelles qu'elle imagine se dérouler tous les jours dans les salons. Voltaire se soumet à sa volonté impériale, mais il persiste à faire des compliments élaborés dans l'espoir de compléter un jour son « roman ». Il espère toujours que Catherine acceptera de devenir emblème de la religion universelle qu'est la philosophie et de régner comme « autocratrice impératrice bienfaitrice » d'« onze cent mille lieues carrées de pays » (D20534). Si l'impératrice finit par exclure le philosophe de son propre roman, il peut au moins la prier de mener à son terme l'intrigue qu'il avait imaginée.

L'on peut donc conclure que l'échange entre Voltaire et Catherine II mérite d'être examiné comme œuvre littéraire, et que les jeux de rôle qui s'y déroulent révèlent une relation très différente de celle que les commentateurs politiques

veulent y voir. Il est impossible d'accuser Catherine d'hypocrisie quand elle présente toujours franchement la scène, les personnages et l'intrigue principale qui sont au cœur de sa stratégie littéraire. De son côté, Voltaire ne se montre ni vénal, ni crédule, puisqu'il affirme constamment son importance politique dans une série de variations sur le thème du philosophe qui guide l'impératrice. Chaque correspondant s'efforce de prendre le dessus dans le texte, de s'arroger les rôles principaux et de transfigurer l'autre pour en faire un partenaire prêt à jouer vis-à-vis du moi imaginé.

256

Comme c'est le cas pour toute représentation théâtrale et pour tout texte littéraire, le public visé par cet échange épistolaire ne se limite pas aux participants eux-mêmes. Les correspondants n'oublient jamais que la correspondance va probablement être publiée : Catherine semble vaciller sur cette question (D11421), tandis que Voltaire publie lui-même des extraits et des informations tirés de ces lettres. Les lettres risquaient d'être interceptées, bien sûr, mais aussi les correspondants montraient leurs lettres à d'autres individus, comme le découvre la relation entre Voltaire, Catherine et le comte A. P. Shuvalov, par exemple (D14091). Par conséquent, les deux correspondants composent leurs épîtres avec soin pour susciter la réaction désirée dans chaque lecteur visé. Voltaire et Catherine, en formulant leurs scénarios littéraires, participaient à un jeu politique particulier : ce n'était pas une guerre contre l'Islam ou contre la Pologne, mais une lutte pour fixer le rôle de la sphère publique et éclairée dans le domaine culturel de l'Europe en expansion. Quand Catherine écrit comme membre d'un salon imaginaire, elle veut prouver qu'elle appartient au public éclairé ; ceci implique que la Russie elle aussi fasse partie intégrante du salon européen. Voltaire l'accepte avec enthousiasme, à condition que la Russie respecte de façon exemplaire l'autorité de cette nouvelle sphère publique. Ce rapport avec la sphère publique suggère le genre auquel cette correspondance appartient véritablement : il s'agit de journalisme épistolaire, un genre dans lequel Voltaire et Catherine sont tous les deux actifs³³. Un ton d'insouciance polie, des enjeux sérieux mais masqués, et, ce qui est le plus important, un jeu d'identité littéraire : tels sont donc les traits marquants des interactions entre Voltaire et Catherine dans cette sphère publique littéraire.

33 *The Literature of Eighteenth-Century Russia*, éd. et trad. par Harold B. Segel, New York, Dutton, 1967, 2 vol., t. I, p. 255-256.